

Chinua ACHEBE

Tout s'effondre.

ACHEBE, Chinua, *Tout s'effondre*. Traduit de l'anglais (Nigeria) par Pierre Girard. Arles. Actes Sud, Babel. 2016. 221 pages.

Chinua Achebe (1930-2013), Nigerian appartenant à l'ethnie Igbo – ou Ibo – voit ce premier livre publié en 1958. Il sera traduit en français et édité en 1966 par Présence Africaine, avant qu'Actes Sud n'en assure une réédition en 2013, puis ne l'offre en poche aux lecteurs.

Dans une longue première partie, l'auteur présente son personnage principal, Okonkwo qui est né et vit à Umuofia, village appartenant à son clan igbo ou ibo. Fils d'Unoka, talentueux joueur de flûte mais homme fantaisiste et endetté, Okonkwo s'est construit dans la peur de ressembler à son père. Il a choisi Nwukie, époux de neuf femmes et père de trente enfants, comme protecteur et modèle, est devenu un homme respecté, avec trois épouses et neuf enfants, et il espère recevoir bientôt un des quatre titres du clan, car on l'envoie déjà comme émissaire pour négocier la réparation due contre la mort d'une femme. Cependant, lors des funérailles d'Ezendu, un ancien, il laisse partir par inadvertance un coup de son fusil et tue le fils de ce dernier. Ce crime « femelle » le fait condamner à un exil de sept ans qu'il passe avec femmes et enfants à Mbanta, le village de sa mère. Grâce à l'aide de son oncle, Uchendu, il peut y vivre décemment. Son ami Obierika, veille sur ses biens, fait travailler ses terres et lui rend visite. Il lui apprend que le village du clan Abame a été rasé par les blancs venus avec leur cheval de fer. Lors d'une seconde visite, Obierika lui révèle que des missionnaires ont construit une église à Umuofia et converti principalement des *efulefu*, personnes vides, et des *osu*, proscrits se distinguant par leurs cheveux longs, sales, emmêlés et vivant dans un quartier réservé. Lorsqu'Okonkwo revient au village les blancs ont développé le commerce et mis en place justice et gouvernement ; son fils aîné s'est converti. La situation est soutenable jusqu'à ce qu'un pasteur respectueux soit remplacé par un autre dominateur et violent. Ainsi, « tout s'effondre » et en 1861, suite à la pacification des tribus de Bas-Niger, la Couronne gagne une colonie de plus.

Tout s'effondre est certes un roman au rythme qui s'accélère avec la venue des blancs, mais sa description de la vie à Umuofia, des croyances et des us et coutumes igbos lui confère un caractère d'étude ethnographique passionnante. Le texte est écrit dans une langue imagée, parsemée de mots et de proverbes igbos.

Citations

« Mais en réalité, ce n'était pas un esprit bienfaisant qui avait cassé les noix de palme d'Okonkwo. Il l'avait fait lui-même. Quand on savait quel dur combat il avait mené contre la mauvaise fortune et la pauvreté, on ne pouvait pas dire qu'il ait eu de la chance. Si un homme méritait sa réussite, c'était bien lui. S'il était déjà connu, tout jeune, comme le plus grand lutteur de la région, la chance n'y était pour rien. Tout au plus pouvait-on penser qu'il avait un bon *chi*, ou dieu personnel. Mais un proverbe, chez les Ibos, dit que lorsqu'un homme dit oui, son *chi* aussi. Et pas seulement son *chi* mais son clan également, parce que tous jugeaient un homme au travail de ses mains. C'est pour cela qu'Okonkwo avait été choisi par les neuf villages pour porter aux ennemis un message les prévenant qu'ils auraient la guerre, sauf s'ils donnaient un jeune homme et une vierge en réparation du meurtre de l'épouse d'Udo. Et ces ennemis avaient une telle peur d'Umuofia qu'ils avaient traité Okonkwo comme un roi et lui avaient amené une vierge, qu'on avait offerte à Udo comme épouse, ainsi que le jeune Ikemefuna. » p.34

« Mère Vautour, un jour, envoya sa fille chercher de quoi manger. Elle y alla et rapporta un caneton. 'C'est très bien, dit mère Vautour à sa fille, mais dis-moi, qu'a dit la mère Caneton quand tu as piqué sur son nid et que tu as emporté son petit ? – Elle n'a rien dit, répondit la jeune Vautour. Elle s'en est allée, c'est tout. – Alors tu dois rapporter ce caneton, dit mère Vautour. Il y a quelque chose de menaçant

derrière ce silence. » Fille Vautour rapporta donc le caneton et prit un poulet à la place. « Qu'a fait la mère de ce poulet ? Demanda mère Vautour. – Elle a pleuré, elle a hurlé et elle m'a maudite, répondit sa fille. – Alors nous pouvons manger ce poulet. Il n'y a rien à craindre de quelqu'un qui crie. » p. 150-151

« Sept ans loin de son clan, c'est long. La place d'un homme ne restait pas toujours à l'attendre. Dès qu'il partait, quelqu'un se levait pour la prendre. Le clan était comme un lézard : quand il perdait sa queue, il lui en poussait une autre. » p. 183